

LES ORIGINES DE GRANDMONT

Un des premiers jours du mois de mai 1076, un homme portant une besace, s'arrêta le soir à l'entrée d'un petit village qui s'appelait « MURET », près d'AMBAZAC. Il posa sa besace, se mit à genoux, fit une courte prière, puis s'assit sur le bord du chemin. Il avait l'air bien fatigué.

Un instant plus tard un vieillard, qui portait longs et blanchis la barbe et les cheveux, marcha vers l'inconnu et, arrivé près de lui, le regarda sévèrement et lui dit :

« Etranger, qui es-tu et que viens-tu faire ici à cette heure tardive ? Vois, le soleil est déjà passé là-bas derrière les arbres ».

L'homme se leva péniblement et répondit d'une voix douce, mais ferme :

« Je m'appelle Etienne ... J'ai trente ans ... J'ai marché depuis l'aube et, dans les entiers à travers les broussailles et les marécages de la forêt, j'ai eu très chaud. Je ne pourrais guère aller plus loin ce soir ; c'est pourquoi avec ta permission, je voudrais passer la nuit dans ce petit bois et dans ma prière, avant de m'endormir, je demanderai à Dieu de me protéger ainsi que ton village des brigands et des dangers de la nuit ».

« Etienne, dit le vieillard, tu n'as pas l'air d'un vaurien et tu n'es pas un sauvage puisque tu parles comme moi ; mais qui est ton père et dis-moi davantage ? »

« Mon père est le Comte de Thiers, en Auvergne, et je parle ton patois que j'ai appris pendant mes divers séjours en Limousin, ce qui m'a été facile parce qu'il ne diffère pas beaucoup de celui que nous parlons en Auvergne... »

A l'âge de 11 ans je fus emmené en Italie où je suis resté dix ans au service de l'Evêque Bénévent. J'ai souvent partagé sa table et toujours sa bonté et son savoir, qui étaient grands.

Depuis mon retour, j'ai beaucoup voyagé, non seulement en Limousin-Aquitaine, mais dans les autres provinces de France. Je suis allé en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Espagne. Lors de mon dernier voyage en Italie, j'ai obtenu du Pape l'autorisation de fonder un monastère dans une contrée pauvre du Limousin ; je voudrais que ce soit là, près de ton village car dans cette région, les seigneurs craignent Dieu mais se conduisent mal, et les serfs sont si malheureux qu'ils ne savent plus prier Dieu ».

« C'est bon, dit le vieillard, Etienne, sois le bienvenu, et toi qui sais prier Dieu, tu nous apprendras, et de notre côté nous t'aiderons ; nous pouvons peu mais nous t'aiderons ».

Et le chef du village souhaita le bonsoir à Etienne et s'en alla tout pensif. Un moment après il lui fit porter un verre de lait de chèvre, une grande écuelle d'eau fraîche et une bonne poignée de fânes, tout ce qu'il put trouver de mieux dans le pauvre village qui, depuis le début du printemps, n'avait plus un grain de blé ni une pincée de farine.

Etienne en fit un excellent repas, puis il s'avança dans le bois, rassembla une grande brassée de feuilles sèches et vint les ranger en matelas au pied du grand chêne près duquel il s'était assis. Puis, s'étant assis, il sortit de sa besace la robe de rechange, son unique bagage, l'étendit sur lui et s'endormit en remerciant Dieu de lui avoir permis de vivre une si admirable journée.

Le lendemain matin, bien reposé et heureux, il commença à se construire une cabane, avec des branches entrelacées autour de gros piquets solidement fichés en terre. Les serfs venaient le saluer, lui aider, lui prêter des outils. Il la couvrit ensuite avec des branchages bien feuillus. Plus tard, quand fut faite la récolte de seigle, les serfs lui apportèrent chacun des bottes de paille avec lesquelles il sut se faire une bonne couverture en chaume. Et avec les bottes qu'il eut de trop, il se fit, à temps perdu, un lambris en paille tressée dont il entourait à l'intérieur le bas de sa cabane. Il se fit également, en lamelles de châtaignier, une petite table basse et plusieurs petits bancs pour recevoir ses visiteurs. Il eut ainsi une maison confortable et bien protégée du mauvais temps.

Il n'en négligeait pas pour autant ce qu'il appelait ses devoirs et, depuis le premier jour, il allait chaque soir faire sa visite à une famille. Il préférait l'heure où les serfs viennent de rentrer du travail, un peu avant la nuit. Dans chaque maison, il parlait avec les mêmes égards aux femmes et aux enfants qu'aux hommes. C'était un comportement nouveau pour la contrée où la coutume voulait que l'homme visiteur parle aux autres hommes sans s'intéresser aux autres membres de la famille. Mais lui parlait aux uns et aux autres et toujours aimable, souriant, intéressant, puis, avant de se retirer, il faisait une prière pour tous.

Quant il eut terminé ses visites dans son village, il visita de la même façon les villages voisins, puis tous ceux des Monts d'Ambazac. Dans chaque famille il donnait les mêmes conseils discrets, il soignait les malades et les accidentés qui, avec l'aide de Dieu, allaient toujours mieux après sa prière. Certains vieillards alités depuis longtemps se remettaient à marcher et à travailler. Les femmes et les enfants se faisaient une joie de le recevoir ou simplement de le voir. Ce fut bientôt pour tous le « bon Etienne ».

Il ne demandait jamais rien et se contentait, pour vivre, de ce qu'on lui donnait. Les serfs finirent par s'entendre pour lui apporter chaque soir, dans sa cabane, un verre de lait et un morceau de galette.

Pendant la bonne saison il aidait à rentrer les récoltes, à préparer les abris pour les bêtes comme pour les hommes et à améliorer l'outillage.

Il avait beaucoup voyagé et sa mémoire autant que son intelligence était prodigieuse.

En Italie il avait étudié les traités de médecine gréco-romains sauvés de la destruction des siècles de l'an mil par les moines. Il savait se servir des connaissances acquises mais, pour les serfs, ce n'était pas son savoir qui comptait, c'était sa prière. Quand un malade ou un blessé ne pouvait se déplacer, il se rendait toujours chez lui, de nuit comme de jour.

Une guérison

Dans le milieu du mois de septembre, après de violents orages, une épidémie de diarrhée se déclara dans le village de Couret, bâti sur une étroite pente entre Ambazac et La Jonchère ; l'eau avait inondé les caves, les granges et le puits du village. Les animaux comme les gens étaient très malades. On fit appeler Etienne qui, aussitôt, se rendit chez le vieux chef du village.

Ils parlaient ensemble depuis un bon moment quand une femme entra pour demander au bon Etienne de venir faire une prière auprès de son garçon qui souffrait le martyre depuis plusieurs jours.

Il trouva le malade en piteux état, avec un panari dans un doigt, la main bleuie et le bras très enflé. Il fit alors bouillir, dans une grande casserole, de l'eau, des cendres et des morceaux de chiffons. Il avait pris la main du grand enfant et, le priant de regarder vers Dieu, il nettoyait sévèrement la blessure infectée, en se servant d'un petit objet que dans sa poche il tenait enfermé dans un étui. Puis, avec un chiffon propre, il fit un gros pansement et promit de revenir le lendemain.

Mais déjà la nuit venait et, pour gagner du temps, au lieu de suivre le chemin qui, après le village, rejoint la route, il tourna sur sa gauche dans un étroit sentier qui lui sembla être un raccourci.

Après quelques minutes de marche, sous un beau clair de lune, il se trouva devant une grande mare ornée de « pierres à laver ». Il en fit le tour et regarda longuement une grosse source qui, un peu plus haut, laissait couler une eau claire et abondante.

Puis, tout pensif, il s'en alla à travers les prés rejoindre le chemin qui mène à Ambazac.

Le lendemain, comme à son habitude, il se leva tôt, puis reprit à l'inverse son chemin de la veille. Arrivé à la source, il fit une prière en pensant que si Dieu l'y avait conduit, c'est qu'il avait ses raisons que la raison humaine ne comprend pas.

En s'en allant voir son malade, il rencontra un petit groupe de personnes qui voulaient l'attendre pour le saluer ; il leur expliqua que Dieu lui avait indiqué une source qu'il fallait aménager et qu'il irait bénir avec les hommes du village.

Il trouva son garçon souriant et bien reposé d'un long sommeil ; il refit le pansement, donna ses conseils et sortit.

Devant la porte de la maison, les hommes porteurs d'outils divers attendaient le bon Etienne et derrière lui s'engagèrent dans l'étroit sentier, suivis de nombreuses femmes et d'enfants qui parlaient fort et riaient.

Ils eurent vite creusé et aménagé un bassin dans lequel il serait facile de puiser toute l'eau dont le village aurait besoin, puis une longue rigole pour faire boire les animaux.

Etienne fit sa prière, puis d'une voix forte il dit : « Dieu nous a donné cette source, que je viens de bénir. C'est là que vous viendrez boire et faire boire vos bêtes ». Et comme la nuit venait, chacun rentra chez soi, fatigué et content.

Une semaine plus tard, tous les habitants du village ainsi que leurs bêtes étaient guéris. L'épidémie de dysenterie, qui avait fait mourir les uns et souffrir les autres, n'était plus qu'un souvenir.

La nouvelle se colporta de village en village et plus loin, vers les provinces voisines et partout on disait : le Bon Etienne, le Bon Etienne, ...

Un miracle

L'hiver était venu avec ses jours froids et ses nuits longues, et toutes ces familles qui avaient faim !

Un soir de fin décembre, Etienne venait de rentrer d'une visite qu'il avait faite dans un village lointain. La neige tombait.

Une femme tenant son enfant dans ses bras s'affaissa devant la porte de sa cabane et lui dit : « bon Etienne, je t'apporte mon enfant, il est mort en venant, mais fais une prière pour que le Bon Dieu le prenne dans son paradis ; il était si mignon et j'ai perdu tous les autres. »

Etienne prit l'enfant, tendit la main à la femme pour l'aider à se relever et vint la faire asseoir sur un petit banc au coin du feu, à côté de lui.

Il regarda l'enfant à la lueur du feu, fit une courte prière, défit le morceau de vêtement qui lui couvrait le ventre et posa longuement sa main sur la petite poitrine amaigrie. Le cœur battait toujours, mais faiblement.

Il prit alors le verre de lait de chèvre qu'on venait de poser sur le coin de sa table, ouvrit doucement la petite bouche et, avec sa cuillère en bois, y fit couler quelques gouttes du précieux liquide. L'enfant les avala !

Il attendit un moment puis lui fit boire une autre cuillerée, puis une autre, puis lentement, très lentement, tout le contenu du verre.

L'enfant avait ouvert les yeux et là, auprès de la chaleur du feu, semblait avoir la force de vivre.

Alors Etienne l'enveloppa chaudement dans un morceau de vieux vêtement et le rendit à sa mère en disant : « Va ma sœur, emporte ton enfant, il ne neige plus, le ciel est clair et demain tu me le rapporteras avec, si tu le peux, un verre de lait pour que je le bénisse. »

Le lendemain, la mère qui, la veille n'avait pas pu trouver quelques gouttes de lait pour sauver son petit qui mourait de faim, en reçut plusieurs écuelles pour la prière d'Etienne.

Elle eut la joie de le voir guérir et de le voir grandir pendant les mois et les années à venir.

Le miracle se répandit si vite et si bien qu'en quelques jours il fut connu bien au-delà de notre province. Il devait en faire beaucoup d'autres.

La formation du Monastère.

L'année suivante, un admirateur, brave et solitaire, vint vivre avec lui. Ils se bâtirent alors une petite maison et se défrichèrent un jardin qu'ils pourront agrandir l'un et l'autre suivant les besoins de l'avenir.

Ils furent trois pour passer l'hiver et, dix ans plus tard, ils étaient douze. Ils atteignaient ainsi le nombre requis par le saint Siège pour former un Monastère.

Ils fondèrent une doctrine : « La Règle ». Cette loi imposait à chacun d'eux l'austérité, le dévouement et la bonté envers ses semblables. Etienne fut désigné comme « Prieur » pour représenter la Communauté en tous lieux et veiller à l'application de sa « loi ».

Ils obtinrent du Seigneur d'Ambazac de vastes surfaces de terre à jardiner et, avec les produits de petits travaux manuels qu'ils vendaient ou échangeaient, ils vivaient sans trop de soucis matériels. Ils se contentaient de si peu. Leurs désirs essentiels étaient de faire toujours mieux du côté moral, d'élargir leur œuvre et de la rendre toujours plus influente et productive.

Ils réussirent si bien que leur renommée faite de tant de bonnes actions et de miracles fut connue dans la plupart des pays du monde chrétien. Et ce n'est pas une légende puisque nous pouvons voir encore aujourd'hui, à l'église d'Ambazac, une chasuble cousue de fils d'or qui fut envoyée à Etienne par l'Impératrice d'Allemagne.

Le départ.

Mais un soir d'hiver de l'an 1123, le bon Etienne réunit ses frères et leur dit : « Demain, quand le soleil se lèvera, je ne serais plus votre Prieur, mais avant de vous quitter, promettez-moi de continuer notre œuvre, quelles que soient les barrières que vous rencontrerez sur votre chemin ». Ils le jurèrent.

Ce qui arriva, l'homme sage l'avait sans doute prévu. Il savait que la renommée, la grandeur et la gloire attirent les envies et réveillent les jalousies. Leur communauté était devenue trop prestigieuse, trop puissante et par cela même, se montrait gênante à l'égard d'autres communautés religieuses ou civiles.

Une de celle-ci, les « Cisterciens », ne tarda pas à leur disputer le terrain sur lequel ils étaient installés et qui pourtant leur avait été concédé par le Seigneur d'Ambazac.

Les Bons hommes, trop imprégnés de la bonté et de la pensée d'Etienne ne voulaient pas et ne savaient pas se disputer. Ils n'aimaient que le travail et le dévouement. Il valait mieux partir.

C'est ce qu'ils firent un matin de printemps, porteurs pour tout bagage du corps de leur fondateur. Et c'est ainsi qu'un soir du mois de juin de l'an 1125, ils vinrent s'arrêter sur le milieu du versant sud d'une petite colline, abritée des vents du nord par une colline un peu plus haute.

Quand ils eurent terminé leur prière de tous les soirs le Prieur dit :

« Ici personne ne nous disputera le terrain car il est si pauvre que nul n'en a voulu. Nous y construirons notre Eglise. A notre droite, un large vallon s'allonge vers le soleil ; nous y ferons nos jardins. A gauche, un gros ruisseau d'eau claire : nous y ferons des étangs et ainsi nous aurons en abondance l'eau et du pain pour continuer l'œuvre de celui qui nous a fait ce que nous sommes. Il restera toujours parmi nous et sa pensée, aujourd'hui éteinte, guidera et stimulera nos efforts. Dans ce petit mont sur lequel nous sommes assis ce soir, nous y travaillerons tant demain que nous en ferons un Grand Mont ».